

avaient dit dans leur orgueil : « Les rois s'en vont », triomphans, s'écrièrent : « Le Christ s'en est allé ! »

## CHAPITRE II.

### SYMPTOMES D'UNE NAISSANTE RÉGÉNÉRATION.

#### § 1<sup>er</sup>.

Quelques années se sont écoulées, et voilà qu'un étrange changement se révèle de toutes parts ; et voilà qu'un vaste repentir s'empare des cœurs. Ces églises si brutalement outragées se remplissent. Dans ces temples de la Justice, où l'on avait dit : « La loi est athée, » les hommes du barreau maintenant invoquent Dieu. Les tribuns de la république future proclament celui qui Est. La jeune génération se presse autour des chaires chrétiennes, recherchant la vérité. Elle la demande aux sciences, à la philosophie, à l'histoire. La littérature si justement définie, « l'expression de la société, » trahit le profond malaise des esprits. On se remue, on s'enquiert chacun à sa façon, selon ses idées, son système individuel ; on se contredit par conséquent, mais on tombe d'accord sur un fait absolu, un immense besoin de foi.

Hier l'incrédulité l'emportait, et c'est à cause de son triomphe même qu'elle est défaite aujourd'hui. Car, croyant à sa parole, les hommes ont traversé toutes les régions de l'intelligence, marchant vers la terre promise du philosophisme; par-delà les limites du doute, ils n'ont aperçu que le néant. Et l'âme a reculé d'épouvante, et éperdue, elle demande la voie de lumière qui mène à l'immortel séjour. C'est aussi parce que l'invasion du fleuve de mort, l'inexplicable choléra, a suscité de graves réflexions; c'est que le prêtre toujours méconnu, souvent nié, a éclaté en ces jours-là parmi nous, avec cette éloquence d'action qui, pareille à celle des apôtres, parle toutes les langues, est entendue dans tous les cœurs; c'est que le progrès des sciences physiques a réhabilité les historiens d'une simplicité sublime, que l'ignorance superbe des sophistes avait rabaisés; c'est que l'erreur si prompte à s'acclimater ne pousse point pourtant, comme la vérité, une racine éternelle. La leçon de l'expérience est remise sous nos yeux; on est détrompé des vertus de convention humaine. Les théories de raison absolue, d'indépendance morale, de philanthropie, sont reconnues d'autant plus creuses qu'elles sont plus sonores. Le prétendu dévoûment à la justice, à la vérité et au bien public, par pur amour du bien public, de la vérité, de la justice, ne trouve plus de dupes. Comme le demande le professeur

de Strasbourg: — Où sont les héros qu'a fait le grand impératif catégorique? — Qu'a produit le sensualisme condillacien (récemment inhumé), sinon l'égoïsme, la dureté, l'espoir du néant? Où aboutissent les distinctions du kantisme entre le moi et le non moi, l'objectif et le subjectif? Qu'ont enfanté les faits primitifs, les premiers principes des Écossais? La raison universelle, la raison absolue de l'éclectisme qu'a-t-elle statué? Par quelles œuvres ces écoles diverses se sont-elles annoncées? Qu'en est-il sorti le plus souvent? — Du vent. — Ces vaines définitions, ces stériles débats ne peuvent s'accorder avec les idées actives et précises de notre époque; il faut une doctrine immédiatement applicable dans les rapports de la famille et de la société. On est rassasié de systèmes. Ce ne sont plus des abstractions qu'on demande, ce sont des inspirations fécondes, des actes dont l'humanité entière recueille les fruits. On cherche la philosophie réelle, la sagesse impérissable; on veut la vérité, on veut la vie!

Déjà la philosophie de l'Allemagne, si éclairée, si vertueuse, est chrétienne. La philosophie de l'Angleterre, si prudente, si impartiale, le devient. Aux États-Unis, le catholicisme fait d'immenses progrès. En France, le philosophisme discrédité voit ses plus fougueux satellites rougissant désert sa bannière. Il avait juré le tré-

pas de notre religion, il s'était dit : « Ecrasons l'infâme ! » A son aide, il avait convoqué les sciences; et voilà que les sciences s'étant mises à l'œuvre ont brisé dans ses mains ses traits imposteurs. Sous tous les climats, jusqu'aux extrémités de la terre, d'authentiques documens ont été recueillis. L'Égypte a exhumé ses sarcophages, déroulé les annales hiéroglyphiques de ses hypogées; l'Inde a livré à l'investigation son sanctuaire; la Perse a ouvert son *Zend-Avesta*; la Chine, ses livres augustes, les *Kings*; la jeune Amérique, les vieux récits de ses nouveaux habitans; la zone glaciale, ses runes, ses poèmes; les îles de l'Océanie, les pierres, même les arbres ont divulgué la science des temps anciens, et il s'est fait un épanchement immense de traditions.

« S'il est aujourd'hui une vérité généralement sentie, » dit le savant M. de Férussac, « c'est que le progrès des connaissances positives a tout-à-fait éloigné de nous cet esprit prétendu philosophique dont on fait encore, en certains lieux, tant d'état. Quel est maintenant le géologue qui ne sourirait de pitié aux argumentations de Voltaire contre la Genèse? Voit-on, de nos jours, paraître une seule dissertation composée dans cet esprit par un écrivain jouissant du moindre crédit parmi les savans ? »

<sup>1</sup> *Bulletin universel des sciences*, sect. *Sciences natur.*, t. X, 1.<sup>o</sup> 137.

Observant les premières lueurs de cette rénovation morale, M. Benjamin-Constant écrivait : « La révolution du dix-huitième siècle est survenue; on eût dit le triomphe de la philosophie incrédule. C'était, dans ce qui a rapport aux notions religieuses, l'incrédulité professée hautement, reçue avec faveur. Quarante ans se sont écoulés : examinez où nous en sommes!... Une agitation mystérieuse, un désir de croire, une soif d'espérer, se manifestent de toutes parts<sup>1</sup>. » Sans doute il est encore nombre d'esprits, égarés par des lectures mensongères, qui pensent prouver leur supériorité en affectant un scepticisme superbe; mais la jeunesse studieuse qui s'élève s'en sépare, les abandonne, et, pour quiconque ne s'aveugle pas volontairement, il est visible qu'un mouvement profond entraîne la société vers la foi.

C'est devant nous que le philosophisme avait assigné le Christ pour se voir condamner à la peine de mort civile, et c'est devant nous que le Christ va être relevé dans sa gloire. Par une justice réparatrice la science humaine est destinée à ramener vers Dieu l'homme qu'elle en avait détourné. Une mission encore nouvelle lui est confiée. Après avoir éteint la foi dans les cœurs, elle doit la rallumer de son souffle, précéder de

<sup>1</sup> Benjamin-Constant, *De la Religion*, liv. XV, chap. 1.

ses clartés la religion, préparer ses voies, l'appuyer de son témoignage, dévoiler l'admirable concordance des traditions de l'univers avec l'histoire sacrée, et justifier cette pensée de Bacon : « Que peu de science nous éloigne de la religion; que plus de science nous en rapproche. »

Un des principaux obstacles aux progrès religieux, avouons-le, est le souvenir des arguties et du rire de l'école voltairienne; l'autorité que le nombre et la réputation des écrivains du dix-huitième siècle conservent sur certains esprits, notamment dans les provinces. Il importe donc, pour mieux établir ensuite les motifs de notre croyance, de commencer par repousser les plus graves imputations qui pèsent sur le christianisme.

§ II.

Et d'abord, avant que de reproduire l'accusation portée contre le Christ, sachons quels étaient ses principaux adversaires.

Après une étude sérieuse du dix-huitième siècle, il reste démontré que les encyclopédistes furent dans leurs écrits ce qu'ils devaient être, déclamateurs et hostiles. Ayant pour but de substituer aux dogmes du catholicisme leurs principes individuels, ils y tendaient par les voies les plus courtes, sinon les plus droites. Il faut

donc, en lisant leurs œuvres, séparer toujours l'auteur de son livre; distinguer l'homme parlant selon sa pensée, de l'écrivain enrôlé contre le christianisme. Quand ils s'abandonnent un instant à leur conscience, elle s'incline devant la vérité; de là ces lignes éparses si pathétiques, si éloquents. Mais dès qu'ils se souviennent de leur détestable mission, le sarcasme et l'impudence distillent de leur plume.

Ils formaient une ligue (ce fait est patent); leur correspondance en fournit d'irrécusables preuves. Le christianisme y est désigné du nom d'*infâme* ou de superstition *chresticole*; les apôtres y sont appelés *douze faquins*<sup>1</sup>. On y conseille de mépriser les plus savans penseurs « autant que s'ils étaient des saints pères<sup>2</sup>. » Il y est parlé de l'*extravagance* et de la *fourberie* de S. Paul<sup>3</sup>. On y voit un M. Desmarets qui s'en va faire des observations d'histoire naturelle pour « donner le démenti à Moïse<sup>4</sup>. » Leur plan était si connu, que le lieutenant de police, M. Hérault, disait à Voltaire : « Vous avez beau faire, Monsieur, quoi que vous écriviez, vous ne viendrez pas à bout de détruire la religion chrétienne. » Et celui-ci n'hésitait pas à lui ré-

<sup>1</sup> Voltaire, lettre à d'Alembert, 24 juin 1760.

<sup>2</sup> Voltaire, lettre à Damilav., 1765.

<sup>3</sup> Voltaire, lettre à d'Alembert, 13 janvier 1769.

<sup>4</sup> D'Alembert, lettre à Voltaire, 30 juin 1764.

pondre : « C'est ce que nous verrons<sup>1</sup>. » — « O mes philosophes ! s'écriait le chef de la conjuration, il faudrait marcher serrés comme la phalange macédonienne....; vous enfouissez vos talens; vous vous contentez de mépriser un monstre qu'il faut abhorrer et détruire.... : travaillez donc à la vigne, écrasez l'infâme<sup>2</sup>. » D'Alembert répondait : « Laissez faire la philosophie, et dans vingt ans la Sorbonne renchérira sur Lausanne<sup>3</sup>. » Le patriarche de Ferney, acceptant ce présage, écrivait : « Encore vingt ans et Dieu aura beau jeu<sup>4</sup> ! » Le roi de Prusse le félicitait de son espoir. «... Les philosophes sapent ouvertement les fondemens du trône pontifical. Tout est perdu; il faut un miracle pour sauver l'Eglise. Vous aurez la consolation de l'enterrer et de faire son épitaphe<sup>5</sup>. » — Un philosophe prévint Voltaire que si Frédéric II voulait dire un mot, une bonne occasion se présentait de faire rebâtir le temple de Jérusalem, de démentir le Christ<sup>6</sup>. N'ayant pu réussir par ce moyen, le prêtre de la raison écrivit à l'impératrice de Russie : « Si Votre Majesté a une correspondance suivie avec Ali-bey, j'implore votre

<sup>1</sup> Barruel, *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*.

<sup>2</sup> Voltaire, lettres à d'Alembert, 20 avril 1761, 28 sept. 1663, 13 février 1764.

<sup>3</sup> Lettre de d'Alembert, 21 juillet 1757.

<sup>4</sup> Lettre, 25 février 1758.

<sup>5</sup> Frédéric II, lettre à Voltaire, CLIV, année 1767.

<sup>6</sup> D'Alembert, lettres des 8 et 13 décembre 1763.

protection auprès de lui. J'ai une petite grâce à lui demander, ce serait de faire *rebâtir le temple de Jérusalem* et d'y rappeler tous les juifs<sup>1</sup>. »

Qui pourrait, après de tels faits, contester le but de la secte philosophique? croire à la sincérité de ses dissertations, de ses raisonnemens? La haine ne dirigeait pas seule ses adeptes; la vanité les poussait encore aux plus bizarres systèmes. Trouvant les plaisanteries sur la Bible épuisées, et voulant pourtant donner du nouveau, Dupuis imagina de soutenir que le christianisme est le culte du soleil; que le Christ n'a jamais existé que dans le soleil; que les douze apôtres sont les douze signes du zodiaque<sup>2</sup> ! — *Ab uno disce omnes*. « Où est, avait dit Rousseau, le philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperait pas volontiers le genre humain? Où est celui qui, dans le secret de son cœur, se propose un autre objet que de se distinguer? Pourvu qu'il s'élève au-dessus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrens, que demande-t-il de plus? L'essentiel est de penser autrement que les autres; chez les croyans il est athée, chez les athées il serait croyant<sup>3</sup>. » Divisés par l'envie ou rentrés dans leur for intérieur, les philosophes se rendaient récipro-

<sup>1</sup> Voltaire, lettre du 6 juillet 1771.

<sup>2</sup> Dupuis, *Origine de tous les cultes*, t. V, ch. 3.

<sup>3</sup> J.-J. Rousseau, *Emile*, t. IV.

quement justice. Voltaire trouvait dans le *Système de la nature* « des maximes exécrables en morale; » d'autres, « absurdes en physique<sup>1</sup>. » La Harpe appelait ce livre « infâme<sup>2</sup>. » — D'Alembert et Diderot critiquaient eux-mêmes leur célèbre encyclopédie<sup>3</sup>. — Dupuis faisait cet aveu : « De nos jours, les philosophes sont moins crédules que le peuple; mais ils ne sont pas plus instruits<sup>4</sup>. » — Le roi de Prusse disait des encyclopédistes : « A l'effronterie des cyniques, ils joignent l'impudence de débiter tous les paradoxes qui leur tombent dans la tête<sup>5</sup>. »

Pour nous, sans rappeler l'hypocrisie sacrilège de Voltaire, dont il a l'impudeur de se targuer<sup>6</sup>, les spinthries hebdomadaires d'Helvétius; Diderot qui, moyennant salaire, composait des sermons ascétiques; Raynal, chassé de S.-Sulpice pour escroquerie, et les habitudes de bassesse, de calomnie, d'adultère de leurs disciples; rapportons seulement à leur sujet l'opinion d'un homme peu suspect de rancune bigote, Robespierre! « Ils déclamaient quelquefois contre le despotisme, et ils étaient pensionnés par les des-

<sup>1</sup> *Dictionn. philos.*, art. *Dieu*, édit. in-8o, Beaumarchais.

<sup>2</sup> *Cours de littérature*, t. XVI.

<sup>3</sup> D'Alembert, vol. III, Diderot, vol. V de l'*Encyclopédie*.

<sup>4</sup> *Origine de tous les cultes*, t. V, chap. I.

<sup>5</sup> *Premier dialogue des Morts*, par le roi de Prusse.

<sup>6</sup> « Eh! cuistres, qu'avez-vous à me dire? Appelez-moi hypocrite tant que vous voudrez, je communierai à Paques; oui, par Dieu, je communierai avec madame Denis et mademoiselle Cornuille. » Lettre du 14 janvier 1761.

potes. Ils faisaient tantôt des livres contre la cour, et tantôt des dédicaces aux rois, des discours pour les courtisans et des madrigaux pour les courtisanes; ils étaient fiers dans leurs écrits et rampans dans les antichambres. Cette secte propagea avec beaucoup de zèle l'opinion du matérialisme. . . . cette espèce de philosophie pratique qui, réduisant l'égoïsme en système, regarde la société humaine comme une guerre de ruse, le succès comme la règle du juste et de l'injuste, la probité comme une affaire de goût ou de bienséance, le monde comme le patrimoine des fripons adroits!<sup>1</sup> »

Tel fut le caractère des réformateurs prétendus de la superstition *christicole*. Tel est aussi l'éloignement de la nouvelle génération pour ces maîtres de l'orgueil, qu'un élève de leur école, professeur dans la nôtre au collège de France, alarmé de cette désertion, s'est cru obligé, rude labeur, de relever ces Titans du mensonge, précipités par la science dans l'abîme de notre mépris. Vains efforts; il lui a d'abord fallu confesser que Voltaire s'est trompé, et il n'a su lui attribuer une supériorité réelle que « par le *cynisme*, par la furie et les facéties outrageantes, poison corrosif et mortel<sup>2</sup>. » Quant à Diderot,

<sup>1</sup> *Rapport fait au nom du comité*, etc., séance du 18 floréal an II.

<sup>2</sup> Lerminier, *Influence de la philosophie du 18<sup>e</sup> siècle*.

son plus beau titre est, dit-il, d'avoir été « l'apôtre sans oripeaux de l'esprit de son siècle. » Ainsi ils n'ont pu, tous ces grands génies, fournir aux frais de leur piédestal. Leur défenseur a crié dans le désert ; l'éloge s'est glacé sur ses lèvres. Avouons-le, devant ces impures idoles du fanatisme irréligieux, la louange rougit maintenant de sa prostitution passée. Pour la superbe philosophie, l'heure du dernier châtiment a sonné. Elle avait dit dans son cœur : Dieu n'est point. (*Dixit insipiens in corde suo non est Deus.*) Renversons le Christ et recevons sur ses autels l'adoration des hommes. Elle avait écrit : « Les nations transcriront dans leurs annales que Voltaire fut le promoteur de cette révolution qui se fit au dix-neuvième siècle ; et le dix-neuvième siècle arrivé, leur doctrine est publiquement honnie ; on démasque leurs paradoxes ; leurs falsifications, leur impudence sont mises à nu. L'ère fixée pour le triomphe devient celle de la condamnation. Leur colossale renommée s'écroule dans l'abandon et le silence. Ne fût-ce que par crainte de paraître arriéré, rétrograde, qui oserait aujourd'hui, au milieu d'un salon, faire l'apologie du sale diffamateur d'une de nos gloires la plus gracieuse, la plus épique, la plus nationale, Jeanne d'Orléans ? En exceptant

<sup>1</sup> Frédéric, lettre à Voltaire, 5 mai 1767.

l'épicier, le commis-voyageur et l'officier de santé, dont nous reconnaissons les droits incontestables, qui peut encore admirer Voltaire, le téméraire détracteur de Moïse; Voltaire, le Zoïle de l'Homère hébreu ? Il n'est plus désormais de si mince étudiant en archéologie, en linguistique, en géognosie, qui ne prenne en pitié ses arguments réputés décisifs contre la religion. Il suffit de les considérer au flambeau de la science pour être entièrement dispensé d'y répondre: aussi omettrons-nous la masse des détails.